

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

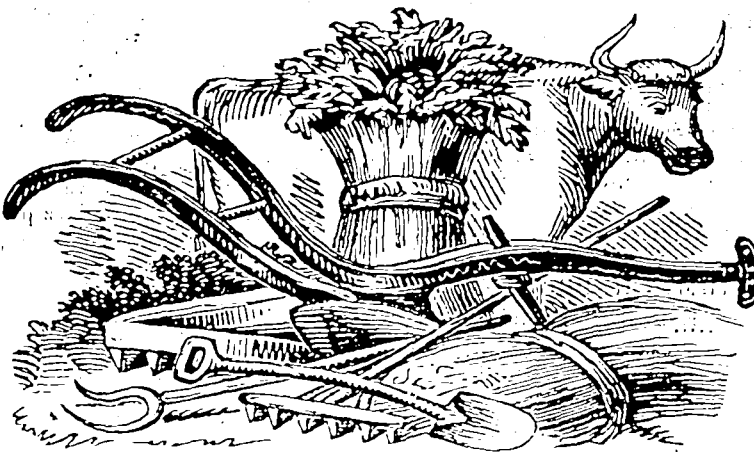
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire  
**FIRMIN H. PROULX**

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

**J. D. SCHMOUTH**

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être rectement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. par ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.  
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

## SECOURS AUX COLONS DU SAGUENAY

A nos abonnés et à tous les amis de la colonisation

Il y a en ce moment sur les bords du Saguenay et du lac St. Jean une population active et industrieuse qui vient d'être grandement éprouvée par la divine Providence. Cette population, malgré un courage à toute épreuve, malgré son activité et ses labeurs a vu ses plus chères espérances trompées. Poussée par un patriotisme sans précédent, elle s'était enfoncée dans les sombres profondeurs de la forêt et là ardent pionnier de la civilisation commencée par nos pères, elle avait réussi à enlever à la barbarie un sol fécond qui la payait amplement des sueurs qu'il lui avait coûtées.

Malheureusement, la Providence, dont les secrets sont impénétrables, n'a pas permis que le succès couronnât ces nobles efforts, des sinistres affreux sont venus s'abattre sur cette héroïque population. Le feu vint à plusieurs reprises, ruiner les plus beaux établissements, brûler les bois, les terres, les habitations, les récoltes et les animaux. Plusieurs personnes même périrent dans ces effroyables conflagrations. Mais toujours un immense courage sut faire face à ces désastres et réparer en partie les dégâts.

Cependant, si le courage ne faiblissait pas, la richesse de la contrée diminuait sensiblement, et l'on venait à peine de sortir du plus terrible des incendies lorsqu'un nouveau fléau vint jeter la désolation dans la localité. L'automne dernier des gelées hâtives détruisirent une immense quantité de récoltes, seules espérances du malheureux défricheur.

Tous les journaux de la Province sont remplis de correspondances relatant la misère affreuse qui règne dans le Saguenay et le lac St. Jean, et présentant les plus sinistres résultats pour la saison prochaine. La Gazette des Campagnes entre autres a mis ses colonnes à la disposition des personnes bienveillantes qui voulaient instruire le public de la situation des colons. Ces correspondances étaient bien faites pour

réveiller les sympathies du généreux Canadien-Français ; l'opinion publique s'est émue à la lecture de toutes ces misères. Les premières correspondances nous révélèrent des faits que quelques-uns crurent exagérés tant ils étaient affreux ; mais bientôt de nouvelles relations et le témoignage de témoins oculaires ne laissèrent aucun doute sur la vérité des premiers rapports.

Canadiens, la misère est grande au Saguenay. Là, vous avez des compatriotes, des amis, des frères, ne viendrez-vous pas à leur secours, les laisserez-vous périr quand, par votre obole, vous pouvez si facilement leur donner la vie ? Ah ! nous connaissons trop bien le cœur de notre race, pour douter un instant de sa générosité.

Eh bien ! prenons une décision, organisons des souscriptions en faveur des colons du Saguenay ; il en est encore temps, mais hâtons-nous. Le Gouvernement, dit-on, va leur prêter \$40,000 ; mais ce n'est là qu'un prêt dont on exigera le remboursement, et, d'ailleurs, que peuvent \$40,000 contre cette immense misère.

Toute la population de la Province de Québec est appelée à concourir à la bonne œuvre. Certaines personnes font, dans les villes et ailleurs, des collectes pour des familles de leur connaissance, mais ce mouvement n'est pas assez général. Il faut que chaque canadien fasse son offrande, quelque modique qu'elle soit. Ce n'est pas précisément une œuvre de charité, c'est un acte de patriotisme.

Pensons à la plaie de l'émigration, à la nécessité de la colonisation, et nous aurons les deux principaux stimulants à notre générosité.

La Gazette des Campagnes n'est pas riche, cependant elle veut concourir à la bonne œuvre, tout en donnant à ses abonnés l'avantage d'y participer. En conséquence nous envoyons des comptes à tous nos abonnés retardataires, et nous offrons aux colons du Saguenay HUIT PAR CENT sur le montant que nous percevons. Il nous est dû au-delà de

QUATORZE CENTS PIASTRES, les 8 par 100 formeront donc, si nous sommes payés, la somme de CENT DOUZE piastres.

En même temps, nous organisons une souscription dans le même but afin de permettre à tous nos abonnés d'offrir leur obole. En outre du prix d'abonnement à la *Gazette des Campagnes*, nous rendrons compte des argents souscrits.

Amis lecteurs, concourez à la bonne œuvre, montrez-vous généreux.

Nous publierons dans chaque numéro, le nom des personnes qui ont payé leur abonnement, le montant payé, la part qui revient aux colons; en outre le montant des souscriptions payées, à part l'abonnement, ainsi que le nom des souscripteurs. A mesure que les souscriptions rentreront, nous les ferons tenir aux curés des paroisses éprouvées, et nous ferons connaître aux souscripteurs l'usage qui en a été fait. La souscription sera ouverte jusqu'au 15 mai prochain.

FIRMIN H. PROULX,

Editeur-Propriétaire de la  
*Gazette des Campagnes.*

## CAUSERIE AGRICOLE

### LA SAISON

La belle saison arrive à grands pas, la neige qui, pendant notre long hiver, a couvert le sol et endormi la végétation, disparaît avec rapidité sous les ardeurs du soleil printanier. La chaleur commence à remplacer le froid et le long engourdissement de la nature touche à sa fin. Comme la végétation, le cultivateur s'est reposé. Après le charroyage de son combustible, le battage de ses grains et l'entretien de ses bestiaux, la culture l'a laissé libre de ses actions. Ce repos relatif ne lui a pas été nuisible, au contraire, il en a usé pour réparer ses forces et acquérir une vigueur nouvelle en prévision des futurs travaux du printemps. Ses animaux de travail n'ont pas moins profité du temps d'arrêt qui leur était accordé. Plus frais et plus dispos, ils sauront résister plus facilement aux fatigues auxquelles ils vont bientôt être soumis.

La neige n'a donc plus qu'à disparaître complètement et la température qu'à devenir plus douce. Mais les quelques jours d'attente que l'agriculteur doit encore subir ne peuvent être perdus, ils sont trop précieux. En prévision des grands travaux qui se préparent, il doit tout préparer pour que l'ouvrage n'éprouve aucun retard; car le temps est précieux surtout à l'époque des semailles. Dès l'instant que la neige a disparu les travaux doivent être faits avec dextérité sous le climat du Canada et un retard de quelques jours peut influer défavorablement sur toute la végétation.

Les praticiens n'ignorent pas la nécessité d'éviter tous les retards possibles, mais bien peu savent en prendre les moyens. Il n'est pas rare de voir des arrêts souvent répétés pour la réparation de quelques parties importantes des harnais ou des instruments. Avec un peu de prévoyance on évitera ces arrêts forcés, et c'est en ce moment que nous devons pratiquer cette sage prévoyance.

D'ici au commencement des semailles, le temps sera précieusement employé à visiter tous les instruments de culture et les harnais. On examinera avec détail quelles sont les améliorations à y apporter et les réparations à y faire. Pour les raccommodages faciles, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à l'homme du métier, une main habile dans la famille suffit pour les exécuter d'une manière convenable.

Mais pour les réparations plus difficiles, la science d'une main exercée est nécessaire. On aura donc recours au forgeron, au charron et au sellier, suivant les améliorations ou les raccommodages que l'on voudra faire exécuter. Dans ce cas, il faut être les premiers rendus. Quand arrive l'époque des travaux, les abords des boutiques et des ateliers sont encombrés d'instruments de toute espèce qui attendent là pour être réparés. L'attente est souvent longue, parce que l'artisan ne peut suffire à la besogne et, comme de juste, les derniers arrivés sont forcés d'attendre et quelquefois d'attendre trop longtemps pour l'intérêt du propriétaire.

Soyons donc les premiers à reconnaître les réparations à faire exécuter et prenons les moyens qu'elles le soient le plus tôt possible; mieux vaut être prêt avant le temps qu'après. A ce sujet, ne suivez pas trop les allures de votre voisin, s'il n'est pas actif, soyez-le pour votre intérêt, mais s'il a beaucoup d'activité ayez-en encore plus si c'est possible.

Dans quelques cultures, on choisit ordinairement le commencement d'avril pour faire son inventaire. Chaque année, à la même époque, le propriétaire insère dans un livre spécial le montant détaillé de tout ce qu'il possède et de tout ce qu'il doit. L'utilité de ce travail saute aux yeux, il jette une grande lumière sur la culture des années précédentes et permet d'en comparer les résultats. Le cultivateur qui fait un inventaire verra toujours avec certitude s'il est sur la voie du succès ou s'il court à sa ruine, et avec cette connaissance il pourra prendre les moyens d'augmenter ses produits ou de diminuer ses dépenses si la chose est possible.

Mais l'inventaire annuel a encore un autre avantage que l'on perd trop souvent de vue. Comme, dans ce travail, il est nécessaire d'inscrire en détail tout l'avoir de l'exploitation, animaux domestiques, instruments et outils de toute espèce, harnais, etc., on voit si tous ces objets existent en quantité suffisante pour les besoins de la culture, si, depuis l'année précédente, il n'y a pas eu de diminution notable dans le nombre et la qualité; et, dans tous les cas, on trouve sans effort la voie que l'on doit suivre pour l'augmentation et l'amélioration du matériel agricole. Enfin, c'est encore dans cette revue que l'on remarque le plus sûrement possible toutes les réparations à faire exécuter, lors même que ces réparations seraient peu importantes. Or, comme on a le crayon à la main, il n'est pas difficile d'inscrire sur une feuille spéciale, que nous pourrions appeler *aide-mémoire*, tous les instruments qu'il est urgent de réparer.

Il n'est pas nécessaire d'attendre qu'un instrument ou un attelage soit complètement brisé ou hors de service pour songer à le faire réparer. L'usure ne se fait que graduellement et il n'est pas difficile de s'apercevoir de l'affaiblissement des parties les plus exposées à la détérioration. Alors, aussitôt que l'on remarquera cet affaiblissement, il faudra faire les raccommodages nécessaires, lors même que l'instrument ou l'attelage pourrait encore résister pendant quelque temps. C'est pour avoir négligé ce conseil que souvent on se trouve arrêté au plus fort des travaux pour faire des réparations d'absolue nécessité.

Il est très peu de personnes qui aient pensé à calculer les pertes qu'occasionnent ces arrêts intempestifs; néanmoins, si on le faisait on serait surpris des pertes qu'on y découvrirait. En effet, qu'une partie importante de la charrue, de la herse, de la voiture ou de l'attelage se brise, aussitôt hommes et animaux sont forcés de discontinuer leur travail, il faut transporter l'objet brisé chez le forgeron, le charron ou le sellier. Une demi-journée passe rapidement dans des al-

lées et venues. Si un homme et un cheval seulement restent ainsi inoccupés, la perte pourra bien ne pas paraître très-forte mais si ce sont deux hommes et une paire de chevaux qui sont ainsi dans l'inaction, la perte sera plus sensible, et si ces arrêts se renouvellent souvent, si au lieu d'une demi-journée perdue, nous en comptons sept ou huit, le cultivateur aura le droit d'ouvrir les yeux et de songer à mettre un terme à cet état de chose.

La journée d'un homme vaut quatre chelins, et celle d'un cheval cinq chelins en temps ordinaire; pour deux hommes et deux chevaux, la dépense sera de dix-huit chelins, et, si, en différents temps, et recueillant tous les arrêts qu'ont entraînés les réparations, on trouve un total de cinq à six jours, ce sera autant de dix-huit à vingt piastres perdues, que l'on aurait pu conserver du moins en partie, avec un peu plus de prévoyance. Voilà pour les temps ordinaires. Mais l'époque des semailles n'est pas un temps ordinaire, les quelques jours de beau temps que la Providence accorde au cultivateur, sous notre climat, suffisent à peine pour l'exécution complète de tous ses travaux. Il n'a donc rien à perdre de ce précieux temps; chaque journée, chaque heure et même chaque minute a une immense valeur. Pour l'industrie agricole, la journée de travail, dans la saison des semailles, a une valeur double et même triple de celle qu'elle aurait en tout autre temps. De sorte que ce n'est ni dix-huit, ni vingt piastres qu'il faut compter comme pertes pour les cinq ou six jours sus-mentionnés, mais bien quarante et peut-être soixante piastres.

Nous n'exagérons pas, au contraire nous restons peut-être en deça de la vérité, et les hommes actifs qui connaissent toute la valeur du temps, savent que ces pertes de temps souvent répétées diminuent considérablement les profits de la culture.

Souvent nous avons observé un fait bien surprenant, et bien d'autres avant nous ont fait la même observation. Deux cultivateurs sont placés à peu près dans les mêmes conditions, même étendue de terre, même fertilité de sol, même facilité pour la vente des produits, etc.; cependant tous deux ne réussissent pas également bien. L'un s'enrichit, l'autre s'appauvrit; l'un satisfait honorablement ses engagements, l'autre s'endette et ne réussit pas toujours à rétablir l'équilibre entre ses recettes et ses dépenses.

Demandez aux voisins la cause de cette différence dans les résultats, tous répondront: Celui-ci réussit parce qu'il a beaucoup de *talents*; celui-là s'appauvrit, parce qu'il manque de *talents*. C'est une réponse que vous entendrez souvent, et n'en demandez pas l'explication, car vous n'en saurez pas plus et l'on pourrait vous rire au nez; comme toute expression consacré par l'usage, il semble qu'elle n'a besoin ni de commentaires, ni d'explication.

Cependant, observez attentivement ces deux hommes, suivez-les pendant quelque temps, et vous connaîtrez bientôt l'explication tant désirée: *L'homme de talents* sait faire usage de tous les instants que la Providence lui accorde, il ne néglige rien, ne laisse rien au hasard, surveille tout d'un œil jaloux, il a du succès dans l'élevage de ses bestiaux; chez lui, les accidents sont rares, on ne voyait presque jamais mourir d'animaux dans ses étables, ses champs sont bien fusoyés, bien rigolés, ses récoltes sont toujours supérieures proportionnellement à la qualité du sol et de la saison; elles sont toujours arrivées à leur complète maturité avant les gelées de l'automne. Pourquoi ces succès non interrompus? parce que cet homme est actif, vigilant, prévoyant, qu'il possède toutes les qualités d'un bon cultivateur. C'est en vain que nous chercherions dans sa culture les fré-

quentes pertes de temps dont nous avons parlé. Tout y est si bien ordonné, tout y est si bien surveillé que l'ouvrage ne souffre aucun retard.

*L'homme sans talents*, au contraire, s'absente souvent de sa maison, laisse ses serviteurs agir à leur guise, ne prévoit jamais les travaux à exécuter et ne prend pas, par conséquent, les moyens d'obtenir leur confection parfaite et rapide. Ses animaux sont mal soignés, mal nourris; l'intérieur des bâtiments est sale, rempli de mauvaises odeurs qui nuisent à la santé des êtres qui y logent et sont la cause des morts nombreuses qu'il a à subir presque tous les printemps. Ses terres sont mal entretenues, elles sont à peine fossoyées et rigolées, l'eau y séjourne et les détériore. Ses semailles se font tard et sont souvent interrompues par le besoin de réparations qu'éprouvent les instruments et les harnais. En un mot, il est tout le contraire du précédent. Autant le premier est prévoyant, vigilant, actif, autant le second est imprévoyant, insouciant et inactif. Ne soyons donc pas surpris de les voir obtenir des résultats aussi différents.

Il est nécessaire de reconnaître cependant que les dettes et la misère chez le cultivateur ont souvent d'autres causes, moins avouables que le manque de talents peut-être; mais en même temps avouons que celle-ci est très-fréquente et donne lieu à de nombreuses pertes.

Nous voudrions faire entendre notre voix à tous les cultivateurs canadiens, malheureusement il n'en peut être ainsi, trop peu de cultivateurs lisent les journaux agricoles, et ceux qui les lisent le moins sont souvent ceux qui en ont le plus besoin. Cependant nous espérons que le public auquel nous nous adressons saura reconnaître la justesse de nos appréciations et suivre les conseils que nous leur donnons et que nous croyons basés sur la science pratique et théorique la mieux établie.

## REVUE DE LA SEMAINE

Les plus sinistres prédictions ont cours en ce moment au sujet de l'Europe et surtout de la France, de la Prusse, de l'Espagne et de l'Italie. Nous avons déjà fait connaître aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes*, la célèbre stigmatisée d'Orin. Ses prédictions circulent par tout le monde et créent un malaise inexplicable. Sans donner à des prédictions que l'Eglise n'a pas approuvées, une importance plus grande qu'elles n'ont réellement, nous pouvons néanmoins les considérer comme très-respectables et dignes d'attirer l'attention.

Dernièrement, plusieurs prêtres allèrent visiter la prophétesse et recueillirent de sa bouche de nouvelles prédictions sur les pays de l'Europe et de l'Amérique. Palma voit, dans un avenir très-rapproché d'horribles malheurs fondre sur quelques-uns de ces pays, elle voit Dieu irrité et voulant se venger des insultes et des outrages que lui adressent les gouvernements européens et des maux qu'ils font subir à l'Eglise et à son auguste Chef.

Nous laissons la parole à l'*Echo de Rome* dont les renseignements sont pris aux meilleures sources et que l'on ne peut taxer d'exagération.

« D'après une note qui circule depuis quelques jours dans Rome, dit ce journal, et que les plus saints personnages lisent anxieusement, Palma a vu d'abord dans le ciel une grande croix d'où sortaient huit rayons tombant sur la terre. Quatre de ces rayons étaient de miséricorde, quatre de justice. Les rayons de miséricorde éclairaient l'Orient et l'Occident, c'est-à-dire la Turquie d'un côté, de l'autre l'Amé-

rique; au centre, l'Angleterre et les pays polonais et russes. Les rayons de justice frappaient la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

"Puis elle a dit qu'au mois de juillet prochain (il y a une date) l'Espagne, la France et l'Italie entreraient dans une phase de bouleversements horribles. Les royautes d'emprunt des deux péninsules ibérique et italienne (l'Espagne et l'Italie) seront renversées. Sous le prétexte de relouer ces monarchies, surtout celle de Victor-Emmanuel, qui a un traité avec Guillaume, et de rétablir l'ordre social que la politique de Bismarck a si profondément troublé, les armées allemandes envahiront de nouveau la France et Paris sera châtié une seconde fois et pris. Des luttes sanglantes épouvanteront le monde; la Russie s'unira à nous ainsi que l'Amérique, l'Angleterre et plus tard l'Autriche. Les champs de bataille de l'Italie se couvriront de morts allemands, russes, français et italiens. Après des alternatives redoutables, les Prussiens seront vaincus, écrasés partout, et peu d'entre eux retourneront dans leurs foyers. Henri de France acclamé par le peuple régnera, et Pie IX rentrera à Rome pour y jouir des premiers jours du triomphe de l'Eglise..."

Nous le répétons, ces sinistres prophéties ne sont pas articles de foi, elles ne sont pas même revêtues de l'approbation des autorités compétentes; cependant la personne qui les a proférées est une sainte favorisée des dons les plus précieux de la divine miséricorde et commande un religieux respect.

D'ailleurs des signes avant-coureurs apparaissent partout et frappent les yeux les moins clairvoyants. En Italie, la révolution est plus menaçante que jamais. Son fameux chef, Mazzini, est mort, mais ses doctrines subversives restent et le nombre et l'audace de ses disciples augmentent. Plus que jamais la religion est blasphémée, les emblèmes catholiques profanés et brisés, les prêtres insultés et assassinés. Le gouvernement de Victor-Emmanuel lui-même est effrayé de ces désordres; lui qui a lâché cette mente affirmée contre les possessions pontificales n'a plus la force de la maintenir, il est débordé et il songe à prendre ses sûretés en essayant de conclure avec Guillaume de Prusse une alliance politique et militaire. On dit même que Napoléon serait compris dans cette alliance et que les Souverains de la Prusse et de l'Italie lui faciliteraient les moyens de remonter sur le trône de France.

Cette alliance, qu'avant aujourd'hui on aurait cru impossible, et qui à l'heure actuelle est peut-être un fait accompli, donne déjà un commencement d'exécution à la prédiction de Palma; et, comme Amédée roi d'Espagne, fils de Victor-Emmanuel entrera certainement dans cette alliance, on y verra réunis tous les pays frappés des rayons de justice. En outre, tous ces souverains sont depuis longtemps connus par leur impiété, leur hypocrisie et les maux qu'ils font souffrir à l'Eglise, la justice de Dieu leur prépare sans doute les châtiments qu'ils méritent et avec eux seront punies les nations qu'ils gouvernent.

Les desseins miséricordieux de la Providence sur l'Angleterre, la Turquie et l'Amérique sont bien connus par les conversions nombreuses qui s'y opèrent tous les jours. Les pays catholiques du continent américain sont tous sincèrement attachés à leur religion et Dieu les regarde d'un œil favorable. Quant à l'Autriche, elle n'est sans doute pas sans tache, un certain parti irréligieux semble y être prédominant en ce moment, son souverain même n'a pas su résister suffisamment aux entraînements des idées modernes; mais elle n'a pas trompé dans les horreurs dont se sont rendus coupables l'Italie, la Prusse, la Prusse et l'Espagne et Dieu

voudra peut-être la récompenser du mal qu'elle a évité.

Victor-Emmanuel et son fils le prince héréditaire viennent de subir de la part des romains des affronts dont ils garderont longtemps le souvenir. C'était le 14 mars, jour anniversaire de la naissance de l'un et de l'autre. On voulut naturellement fêter ce grand jour; mais il semblerait qu'une malédiction pèse sur tout ce qu'entreprennent les Piémontais, et leur fête a été un fiasco complet. Cependant on avait rien négligé pour lui donner le plus d'éclat possible et pour procurer à la foule un enthousiasme froleté, à défaut de cet enthousiasme véritable que l'on chercherait vainement autour de Victor-Emmanuel. Argent à profusion, proclamations, excitations de toute sorte, rien ne fut épargné, mais tout fut inutile. L'isolement se fait de plus en plus autour de ce gouvernement spoliateur.

Cet isolement, ce mépris non déguisé que la population romaine porte au roi d'Italie ne datent pas d'hier. Depuis que ces princes ont mis le pied dans Rome, il n'y ont trouvé que qu'ennoi; dégoût et humiliation, et c'est en vain que les journaux officieux cherchent à jeter le voile sur cette conduite des romains, elle n'est que trop apparente. Les réunions parlementaires, les réceptions officielles, jusqu'aux fêtes, aux bals, aux spectacles publics sont affreusement pauvres, partout le vide, partout l'isolement, une langueur mortelle envahit tout.

Quelle différence entre la Rome de Victor-Emmanuel et celle du Vénéré Pie IX. Ici tout est enthousiasme: joyeuses acclamations, témoignages d'amour et de respect, rien n'y manque. Les courtisans du persécuté sont plus nombreux que toute la tourbe soudoyée du persécuté. Pendant qu'un morne silence règne sans cesse autour des personnes royales, une foule nombreuse se rend avec empressement aux pieds du Saint-Père pour solliciter sa bénédiction et ses encouragements et toujours elle est reçue avec amour.

Il a suffi que Sa Sainteté accordât la faveur d'une audience à un groupe, à une association, à une paroisse de Rome pour que tous les autres sollicitassent la même faveur. Le Pape, qui est le véritable père de son peuple, et qui y voyait l'occasion de le prémunir contre les entraînements des idées révolutionnaires, n'a pu se refuser à ce pieux et affectueux désir des Romains et chaque dimanche il les reçoit par groupe de deux ou trois paroisses à la fois.

Le quatrième dimanche du Carême venait le tour des paroisses de St. Jacques, Ste. Marie et St. Roch. A l'apparition de Pie IX dans la salle où plus de cinq mille Romains l'attendaient, les plus chaleureuses acclamations se font entendre. On distingue entre autre celles-ci: *Le Christ est roi; Pie IX est roi; il n'y a que lui de roi.*

Le silence se rétablit enfin et alors fut lue une adresse, dans laquelle, après avoir fait allusion au lamentable spectacle que donne la Révolution, on compare la foi des Romains au ciment de leurs ancêtres qu'on brise, mais qu'on ne dissout pas.

Pie IX a répondu avec son bonheur habituel.

"Voici, dit-il, un nouveau secours que Dieu envoie à son Vicaire, afin qu'il puisse mieux supporter les épreuves que Dieu même permet, afin de donner une nouvelle force à ses bras, une nouvelle énergie à son cœur contre l'opposition des impies et les assauts de l'enfer....."

Puis il fait allusion à la foule nombreuse qui suivait Jésus-Christ et que celui-ci nourrit miraculeusement.

"Cette circonstance particulière, continua le Saint-Père, me rappelle les premiers jours de mon pontificat: Les foules venaient honorer le Pape, l'acclamer, lui offrir le tribut de leur affection avec une expansion vraiment cordiale. Hélas!

ce n'était point des foules comme celles du désert, nourries par Jésus-Christ et que n'approchait aucune main infernale pour les corrompre. Ceux qui venaient alors, j'en suis bien persuadé, venaient de bonne foi ; mais dès lors, des plus profonds abîmes de l'enfer, dès lors on cherchait le moyen de bouleverser le monde. Et, tandis que ces processions allaient se multipliant beaucoup trop, tandis que je conseillais, j'ordonnais, je voulais que chacun retournât aux occupations domestiques, le mot d'ordre de l'enfer était celui-ci : Agitez, agitez toujours, dans ce trouble nous pourrions réaliser nos desseins.

" Cette agitation a donc été le principe de tous nos maux ; et les coupables et fallacieuses promesses que les agitateurs faisaient en secret, étaient bien différentes des actes qu'ils préparaient.

" C'était en 1848 (mouvement) ; dans ce même palais, où j'étais venu pour célébrer les fêtes de la grande semaine, un soir se présentèrent à moi quelques hommes, formant certaines commissions ; ils dirent être envoyés par certains individus qu'il ne convient pas ici de nommer. Ces hommes offrirent au Pape la présidence de je ne sais quelle forme de gouvernement italien ; mais naturellement le Pape répondit aussitôt que son droit était de conserver ce que Dieu lui avait donné, mais non de léser les biens d'autrui et de violer les principes de la justice. Après une telle réponse, ils partirent tous, persuadés qu'il était inutile de répéter leur demande. . . .

Puis, après avoir montré les apôtres distribuant la nourriture miraculeuse à la foule qui suivait Jésus-Christ et St. Pierre marchant sur les eaux, Sa Sainteté en fit l'application à la situation actuelle du monde.

" Ah ! mes chers enfants, dit-il, nous tous aussi, nous marchons sur un élément incertain, et aujourd'hui nos pieds enfoncent parce que ce ne sont ni les zéphirs, ni les aquilons, mais les vents de l'enfer qui soufflent, cherchant à submerger le Vicaire de Jésus-Christ, et avec lui tant de millions de bons catholiques répandus sur la surface de la terre ; ils voudraient les ensevelir au plus profond de la mer. Nous devons donc plus que jamais nous montrer fermes et constants, et, comme vous le faites, nous tourner vers Jésus-Christ, criant : *Seigneur sauvez-nous, car nous périssons.* Que nos voix retentissent sous la voûte des temples, qu'on les entende dans vos maisons, et souvent, souvent appelez Jésus-Christ, et dites : *Sauvez-nous.* Oui la tempête nous enveloppe de toute part : ici, on travaille à corrompre la jeunesse par la fausse instruction ; là, on profane les saintes images, on outrage les ministres de Dieu, on cherche, comme je vous l'ai dit, on cherche à détruire l'Eglise si c'était possible. Turnons-nous donc vers Dieu, et disons-lui : *Sauvez-nous, car nous périssons.*

" Et en présence d'une telle guerre, on a le courage de dire, je l'ai lu il y a quelque temps, qu'après dix-huit mois d'une inique possession de Rome (mouvement), tout est tranquille ; et l'on y voit les deux puissances marcher d'accord sans la moindre difficulté ; qu'elles peuvent parfaitement marcher unies. Cela est faux, cela est faux de tout point. C'est joindre à l'outrage une indigne moquerie. . . ."

Le Souverain Pontife pria ensuite pour ses amis et pour ses ennemis et dit : " Je vous recommande, Seigneur, ceux qui injustement nous gouvernent. Je leur dis : Ils veulent nous gouverner, ils veulent être gouvernement, et ils ne savent pas tenir dans leurs mains la balance de la justice ; ils veulent gouverner, et ils ne punissent pas le vice. Loin de là, ils l'exaltent, tandis qu'ils oppriment la vertu et la foi. . . ."

Jouidi, le 11 avril courant, à 3 heures, le Gouverneur-gé-

néral a ouvert la cinquième et dernière session du premier parlement de la Puissance. Le discours du Trône n'est pas un chef-d'œuvre d'éloquence, mais ainsi le veulent les usages parlementaires ; d'ailleurs ce ne sont pas les fleurs de rhétorique qui enrichissent les peuples et leur font accomplir les desseins de la Providence.

Le discours entre en matière par l'annonce des marques de sympathie qu'a provoqué le rétablissement du Prince de Galles. Puis il parle des dépenses qu'a entraîné l'armement des miliciens envoyés pour combattre la dernière invasion féniennne et dit que les Chambres seront appelées à adopter une loi pour indemniser le Gouvernement. Il annonce ensuite à la législature que son attention sera appelée sur le Traité de Washington, l'immigration, le chemin de fer du Pacifique, l'amélioration et l'extension de notre système de canaux, sur la modification de la représentation fédérale suivant le dernier recensement, etc.

#### Des soins à donner aux graines en les semant

Le mois de mai est le mois par excellence des semis. Partout la nature se réveille de son long sommeil hivernal.

C'est en mai que la plus grande partie des graines potagères et florales doivent être confiées à la terre.

Les premières ne demandent pas autant de soins que les dernières. Une terre franche, bien amendée, bien émiettée, leur suffit.

Les graines de plantes potagères demandent cependant à être recouvertes d'une couche mince de terreau léger ou d'une couche de fumier émietté. Habituellement, on aplatit avec le revers d'une pelle cette couche de terreau ou de fumier, afin, disent les jardiniers, d'empêcher les insectes de voler les graines semées.

Nous croyons que cette opération est plutôt utile aux graines, parce qu'elle les rend adhérentes à la terre et facilite leur germination.

Après avoir recouvert les graines, on mouille la planche ou plate-bande avec la pomme de l'arrosoir, si le temps est au beau.

Les graines sont plus ou moins longues à lever, suivant qu'elles sont vieilles ou nouvelles, et suivant leur espèce. Les crucifères lèvent en vingt-quatre heures.

Il faut veiller avec soin les jeunes plants à mesure qu'ils sortent de terre, car il s'agit de les préserver de la voracité de certains insectes qui en sont friands, et des mauvaises herbes qui lèvent les premières pour les étouffer et prendre leur place.

Les mauvaises herbes sont comme les mauvaises bêtes ; ne comptant pas sur les bons soins du jardinier pour vivre et se reproduire, elles épient le moment favorable pour sortir de terre, vivre aux dépens des bonnes plantes qu'elles tuent bientôt, si l'on n'y prend garde.

Le jardinier doit donc leur faire une chasse continuelle, comme aux insectes nuisibles, s'il veut que ses travaux lui soient profitables.

Lorsque les plants sont forts, on les transpose. Les graines de plantes florales demandent des soins plus minutieux.

Quelques-uns se contentent, comme les potagères, d'une bonne terre franche mêlée de terreau. De ce nombre sont généralement celles des plantes annuelles. Mais les plus délicates ne dédaignent pas la terrine, la terre de bruyère, la couche et les châssis.

Dans ce cas, on prend des terrains dont on draine le fond avec de petits cailloux, ou plutôt avec des débris de pots cassés. On remplit ensuite de terre de bruyère mêlée de terreau.

La terrine étant pleine jusqu'à un ou deux pouces du bord, on y sème les graines d'une seule ou de plusieurs espèces de plantes. Si le semis est de plusieurs espèces, on fait avec le doigt une ligne de démarcation pour chacune, afin que chacune ait son compartiment à elle propre. On écrit le nom de chaque espèce sur une petite lame de plomb ou de bois, et l'on plante cette lame dans chaque compartiment.

Les personnes peu expérimentées qui ne prennent pas cette précaution en faisant leurs semis, s'exposent à oublier les noms de leurs plantes et à les confondre.

Lorsque les graines sont semées, — il ne faut pas en trop mettre à moins qu'on ne les soupçonne d'être défectueuses, — on les recouvre d'une très-mince couche de sable fin mêlé de terre de bruyère. — On prétend que l'épaisseur de la couche de sable doit être égale à la grosseur de la graine. — On arrose ensuite modérément.

Quelques jardiniers étendent sur la couverture de sable quelques brins de mousse, pour maintenir l'humidité de la couche et faciliter la germination des graines.

D'autres couvrent la terrine d'une vitre. Ce moyen est plus efficace.

On met ensuite la terrine sous châssis ou sur une couche chaude.

Il ne faut pas oublier que la sécheresse et une trop grande humidité sont également nuisibles aux semis. Une vigilance continuelle est donc nécessaire pour la réussite.

Si la terrine est couverte d'une vitre, il faut lever celle-ci par côté, dès que les plants commencent à paraître, afin de les aérer; on l'enlève ensuite complètement.

Si la terrine est sous châssis, il faut couvrir les vitres pendant la durée du soleil et aérer la bêche.

On repique ensuite les jeunes plants en plate-bande ou en massif, lorsqu'ils sont assez forts. — J. CHERPIN.

### Colonisation--Emigration

#### Suite.

Nos jeunes et courageux compatriotes, en cherchant à s'établir dans leur pays natal, considéreraient sans doute les établissements faits par le Gouvernement, non-seulement comme autant de moyens substantiels d'une grande valeur, mais encore comme des moyens sûrs d'instruction et d'éducation pour leurs enfants, et, pour tous des moyens infaillibles de moralisation et de salut. Outre les moyens d'existence dont ils ont besoin, et qu'il est permis de chercher tout d'abord, ils pensent naturellement à se procurer encore le confort et les avantages moraux et religieux sans lesquels ils savent ne pouvoir être jamais des citoyens heureux et respectables. C'est pourquoi, ils sentent le besoin d'avoir, au milieu d'eux, un prêtre pour les moraliser et les instruire dans leur religion, et un instituteur compétent qui se dévouerait à l'éducation de leurs enfants et à leur instruction en matière civile et industrielle. Ils sentent aussi le besoin d'avoir, au milieu d'eux, un protecteur et guide dans les affaires civiles et municipales d'un intérêt commun.

Or, un homme instruit, probe, industrieux et sympathique pourrait remplir avantageusement pour tous, ce noble rôle par ses conseils et par son bon exemple, autant que par sa coopération active et constante. Il pourrait aussi contribuer puissamment à l'avancement et à la prospérité de la colonie qu'il serait chargé de faire. Amateur et expérimenté, il pourrait donner l'impulsion, et encore, tout à la fois, le goût et l'exemple du travail éclairé, et, instruit des lois, des lois rurales au moins et des coutumes du pays, il pourrait être nommé magistrat du canton, et être chargé d'y maintenir partout l'ordre, la tranquillité et la paix. Il serait sur les lieux une autorité et une puissance civile, protectrice et rassurante contre le désordre possible.

Le choix judicieux d'un homme qui serait ainsi préposé à la garde de la colonie comme agent, et encore comme collaborateur actif en toute chose qui serait de son ressort, serait un

puissant moyen de succès et de prospérité locale. Il pourrait contribuer à mettre constamment en pratique sur les lieux, non-seulement les moyens qui seraient les plus utiles à la colonisation, mais encore qui seraient propres à aider le Gouvernement à se récupérer et à s'indemniser amplement de ses frais d'établissement.

La colonisation d'un canton et la construction des bâtisses indiquées, pourraient commencer et procéder simultanément. Alors, les colons s'occuperaient à faire chacun leur établissement particulier, et la construction des édifices publics faisant naître le besoin d'une main-d'œuvre spéciale donnerait de l'emploi à nombre d'ouvriers qui demandent à grands cris du travail ou du pain. Sans cela, ils seront, eux, sans emploi, sans ouvrage, et leurs intéressantes familles sans remède, sans soulagement à leur souffrance.

Puis, en se livrant au travail sur les lieux, tout en étant pour l'instant étrangers à la colonisation, ils s'y fixeraient pour la plupart, et, dans tous les cas, ils seraient empêchés d'émigrer. Cette considération est d'une grande importance dans l'économie politique, et, faute d'en avoir prévenu et assez étudié les conséquences, des milliers de nos compatriotes, en proie à la misère, à l'indigence prolongée, se sont enfin découragés, se sont abandonnés au désespoir, et se sont livrés à toute sorte d'excès ou ont émigré. Les souffrances et les angoisses de la faim leur sont devenues intolérables, tandis qu'un peu de travail et du pain les auraient infailliblement retenus au pays.

C'est en partie pour prévenir de semblables désordres, et peut-être encore ceux d'une pire espèce, que Napoléon III a fait démolir une grande partie des anciennes maisons de Paris, et en a fait ériger à leur place, d'autres uniformément belles et commodes, dont la construction, en procurant du travail et du pain à une population affaînée, ne contribue pas peu à l'embellissement de cette ville séculaire et au maintien de l'ordre et de la paix locale.

Disons de suite que, sous ce rapport, Napoléon a un imitateur dans la corporation de Montréal, et que cette ville subit heureusement des changements de même nature qui, en nous rappelant ceux de Paris, sont en grande partie la cause de la prospérité et du bonheur de la classe des ouvriers constructeurs de l'*emporium* du Canada.

Après avoir été, par la pratique des moyens indiqués, le fondateur d'une colonie florissante et heureuse, l'Agent local du Gouvernement pourrait être aussi chargé d'une autre mesure utile au bien commun et général; ce serait de régler la coupe du bois dans les forêts.

Depuis un demi-siècle au moins, nous aurions dû avoir une loi à cet effet. Plus d'une fois le besoin s'en faisant sentir, la proposition en a été faite, mais en vain. Cette loi pouvait avoir lieu à l'instar de ce qui se pratique dans les vieux pays de l'Europe, mais la politique envahissante en a toujours fait repousser le projet. J'en avais fait la proposition dans le dernier parlement du Bas-Canada; mais, tout occupé de questions et de mesures exclusivement politiques, ma proposition ne reçut pas toute l'attention qu'elle méritait. Depuis cette époque, de néfaste mémoire, nos riches forêts ont été abandonnées à la hache destructive d'ambitieux spéculateurs, et aujourd'hui l'on voit avec douleur presque toutes les terres des concessions primitives complètement dénudées au grand détriment des cultivateurs actuels qui, privés du bois de chauffage qu'ils devraient pouvoir trouver en quantité suffisante, sur les terres qu'ils occupent respectivement, sont obligés, pour se protéger contre les rigueurs du climat, ou de faire au loin de fréquents, de longs et pénibles voyages en hiver, pour s'en procurer, ou bien, d'en acheter à grands prix sur nos marchés, alimentés sous ce rapport, depuis nombre d'années à Montréal, principalement par le Haut-Canada. Ce sont les habitations rurales sises sur les rives des rivières Outaouais et Richelieu, mais surtout du fleuve St. Laurent qui sont les plus sujettes à cette grande souffrance.

Instruits par une pénible et coûteuse expérience, les habitants de ces concessions devraient se mettre en état, dans la personne de leurs enfants au moins de réparer le dégât et de subvenir au besoin de bois de chauffage plus près, plus acces-

sibles, par une plantation d'arbres forestiers faite en saison convenable et avec un soin particulier, afin d'être suivie du succès désirable. Dans ce cas, ils doivent savoir que la première moitié du mois de mai est généralement le temps le plus favorable à cette opération dans le district de Montréal, et surtout au sud du fleuve St. Laurent. Dans le district de Québec, la différence du climat exige que la plantation d'arbres ait lieu généralement un peu plus tard.

Il est des horticulteurs qui préfèrent la plantation des arbres faite en automne; mais, outre que le vent et le froid en dissipent la sève pendant l'hiver, les gelées, au printemps, leur sont très défavorables, surtout dans les terrains bas et humides qui les retiennent longtemps. Ainsi ébranlés et affaiblis, ils sont sujets à périr pendant l'été. Dans tous les cas, voici ce qu'il faut observer pour faire partout avec succès la plantation des arbres :

1o. Quant aux arbres forestiers, n'en prendre le plant qu'en dehors de la forêt, et jamais au milieu ou les vieux arbres, serrés et touffus, abritent les jeunes qui, ainsi peu accoutumés à l'influence du grand air et à l'action des vents, périssent généralement lorsqu'ils y sont exposés après leur transplantation.

2o. Il faut avoir soin de planter les jeunes arbres dans la même attitude qu'ils étaient auparavant par rapport au cours du soleil. Pour se guider dans ce procédé, et s'assurer de l'application du principe, on attache, avant l'arrachement, à une branche tournée du côté du soleil levant, un bout de laine ficée pour l'indiquer, et, en plantant l'arbre, l'on met cette même branche en regard du soleil levant.

3o. En arrachant le plant, il faut creuser, en le cernant, à environ quatre pieds de circonférence, et l'arracher en creusant profondément au-dessous, de manière à lui laisser, autant que possible, les petites racines qu'on appelle le chevelu ou le cheveu, à cause de leur ressemblance à cet ornement de la tête humaine, et dont il faut prendre un grand soin. C'est la partie la plus nécessaire à la végétation de l'arbre, et plus elle sera complète et saine, plus le travail, étant bien conduit d'ailleurs, sera productif de bons résultats. Lorsqu'il est possible, on enlève avec les racines, la masse de terre qui leur sert de lit, et il ne faut pas secouer, afin de ne pas l'égrener.

4o. Le plant doit être invariablement de six à dix pieds de haut, et toujours d'un tempérament sain et vigoureux. En le prenant très-jeune et petit, il y a retard dans la jeunesse de l'arbre, et en le prenant vieux et déjà gros, il y a risque de le perdre après une année de végétation en langueur. Il faut éviter les extrêmes.

5o. Dans le transport du plant, il faut avoir grand soin de ne pas le mutiler, de ne pas casser les bourgeons, ni en endommager l'écorce, encore moins les racines. Les bourgeons étant le rudiment des feuilles, et les feuilles étant les poumons de l'arbre, ils sont aussi nécessaires à sa végétation que les racines. Puis, l'écorce qui fait une fonction également importante, si on la contusionne, si on en enlève avec violence l'épiderme, au point d'entamer le cortex et le parenchyme, on affaiblit et même on arrête en proportion du mal, le cours de la sève, et on affaiblit ainsi le plant qui a besoin, pour vivre et croître, du fonctionnement facile et régulier de tous ses organes. Il faut que le plant soit vif, sain et vigoureux, et qu'il comprenne l'arbre dans toute sa nature et intégrité. Puis, il faut qu'il soit remis en terre de la même manière, afin de n'être pas dérangé dans ses habitudes, le moins possible au moins. Pour cette dernière fin, il serait très-utile de le prendre dans un sol semblable, autant que possible, à celui qui doit le recevoir et le nourrir après la transplantation.

J. B. M.

(A continuer)

### Oiseaux de basse-cour

#### LE COQ.

Six poules suffisent, dit-on, à un bon coq. Cette fixation est sans doute quelque peu arbitraire. Columelle n'en accordait que cinq; M. Ch. Jacque n'en veut que quatre. Buffon allait de douze à quinze, mais il n'était pas bien sûr qu'on ne pût pas en donner utilement plus, beaucoup plus, jusqu'à cin-

quante. Ceci revient à dire qu'on n'a pas observé de très-près, qu'on n'a pas toujours tenu compte des circonstances, qu'on a généralisé les faits particuliers et jeté la confusion dans les choses les plus simples.

M. Ch. Jacque a expérimenté très-consciencieusement, mais ses observations ont eu lieu sur de petits groupes formés d'animaux appartenant aux fortes races et plus ou moins acclimatés. Plus les reproducteurs vivent sédentaires, en un lieu restreint, et moins ils ont de pouvoir prolifique. Cette règle ne souffre guère d'exceptions. Les excitations extérieures, au contraire, la liberté d'aller et venir sont favorables à l'extension des facultés génératives, plus encore chez le mâle que chez la femelle. Voilà qui explique des contradictions plus apparentes que réelles; voilà qui justifie à certains égards tous les chiffres posés, du plus faible au plus fort.

Mais, en thèse générale, on peut hardiment établir ceci: un coq jeune et vigoureux, de 1 à 5 ans par exemple, celui qu'une bonne alimentation maintient dans toute la plénitude de la vie, n'est certainement pas surchargé plus que de raison avec dix à douze poules de son âge et de sa force. Cependant les facultés sont individuelles, et lorsqu'on est intéressé à surveiller de près leur étendue et leurs effets, il ne faut pas y manquer. Ne vous en rapportez donc pas exclusivement à la présence du coq et n'allez pas croire que tout est pour le mieux par cela seul que vous lui avez confié la fécondation d'un nombre même minime de poules; assurez-vous bien qu'il remplit convenablement tous ses devoirs, et qu'alors même qu'il montre un caprice pour celle-ci, qu'il manifeste un penchant plus marqué pour la plus coquette, il n'en néglige pourtant aucune. Il y a de beaux galants dans cette espèce, du moins on le dit, qui se bornent "au simulacre de la fécondation;" il est important qu'on ne soit pas leur dupe. Leur insuffisance n'empêcherait pas les poules de pondre. Cependant les œufs seraient moins nombreux et clairs, c'est-à-dire non fécondés.

Il y a ici deux questions distinctes: celle de la production abondante des œufs, et celle de leur fécondation certaine. La première intéresse particulièrement l'éleveur qui spéculé sur la production des œufs à vendre pour la consommation; la seconde est plus spéciale et s'attache exclusivement aux œufs récoltés en vue de l'incubation. Il est évident que les œufs clairs tromperaient l'attente du producteur de poulets. Celui-ci doit surveiller de plus près le coq de sa basse-cour ou les coqs de ses troupeaux de poules; il ne doit pas s'en tenir aux apparences, il doit savoir très-pertinemment comment les choses se passent dans ces cours galantes où le sultan, à l'autorité du maître, doit toujours allier la puissance du mari. Quand il en est ainsi, toutes les poules sont satisfaites et le chiffre des éclosions est plus considérable. Dès lors les couvées réussissent mieux, les élèves sont plus nombreux et le profit de l'élevage mieux assuré.

Un beau coq doit atteindre le poids maximum de sa race. Il sera donc relativement lourd à la main et large pour l'œil: ce sont les proportions de la force. On veut qu'il ait du feu dans le regard, de la fierté dans la marche, de la hardiesse dans la pose, de la liberté dans tous ses mouvements, le plumage abondant et de nuances éclatantes, le bec gros et court, la crête riche et d'un beau rouge, les pattes armées de vigoureux éperons; on veut qu'il soit prompt à monter sur ses ergots. Ainsi fait, il impose et doit, suivant l'expression de Buffon, inspirer de l'amour à celles qui vont vivre sous sa loi. Parfois, cependant, il en est qui demeurent indifférents à ses séductions; il en est même qui le rebutent tout à fait, ce sera pour elles un cas de réforme anticipée s'il s'agit de poules reproductrices. Alors on se louera d'avoir donné tout d'abord deux ou trois poules de plus, car, après les éliminations forcées, le nombre voulu sera encore entier.

On demande aussi que le coq soit plein d'ardeur, qu'il sache faire souverainement les honneurs de son sérail. En observant les plus accomplis, Buffon a tracé ce tableau: "Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules, il ne les perd guère de vue, il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène et ne se livre au besoin de manger que lorsqu'il les voit toutes



manger autour de lui. A en juger par les différentes inflexions de la voix et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différents langages. Quand il les perd, il donne des signes du regret; quoique aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrents. S'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt, l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, et lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'autre succombe ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille. Le désir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent, il bat et tue quelquefois les poussins pour jouir tout à son aise de la mère. — EUGENE GAYOT.

(A continuer)

### Petite chronique

— Le spectacle de l'émigration est de plus en plus affligeant. Tous les jours de la semaine écoulée, les chars du Grand-Tronc voyageant de la Rivière-du-Loup à Lévis étaient remplis de canadiens se rendant aux Etats-Unis. Le mal est grand; quand donc aurons-nous trouvé le véritable moyen d'arrêter ce fléau dont les cultivateurs ressentiront les effets à la présente saison et pour le temps de la moisson.

— La société d'agriculture de comté de Saint-Maurice a fait l'acquisition, pour la somme de \$490, d'un magnifique étalon reproducteur, né d'une jument canadienne et du Percheron de la société d'agriculture du comté de Verchères. Ce cheval, qui n'est encore âgé que de 3½ ans, est extrêmement bien fait, plus élégant que les percherons ordinaires et beaucoup plus gros et plus fort que nos chevaux canadiens. Beaucoup de connaisseurs le préfèrent aux percherons importés de France. En tout cas, ce cheval est une preuve de l'excellent résultat du croisement des races. On nous dit que la même société se propose de faire prochainement l'acquisition d'un autre étalon. Nos cultivateurs commencent à s'apercevoir des avantages qu'ils retirent de l'amélioration des races de chevaux, d'abord pour leur propres travaux; ensuite, pour la vente, les bons chevaux, bien faits, étant si recherchés depuis quelques années tant pour les chantiers que pour les Etats-Unis. Il n'en coûte pas plus d'élever un bon cheval qui se vendra, en moyenne, de \$100 à \$150, que d'élever une chétive haridelle qui ne se vendra pas \$20. — *Constitutionnel*.

### RECETTE

Procédé aussi simple que peu coûteux pour le repassage des rasoirs et de tout instrument tranchant

Depuis longtemps on a reconnu qu'un moyen facile de repasser les rasoirs consiste à les tremper une demi-heure dans l'eau mélangée d'acide muriatique (esprit de sel) ou d'un vingtième de vitriol. Après cette immersion, en les essuyant, les laissant sécher quelques heures, en les passant sur la pierre, ils prennent d'autant plus vite leur tranchant que l'acide, ayant mordu également sur toute la surface de la lame, a fait l'office de la meule, et qu'il n'est plus alors question que d'obtenir le donci sur la pierre. Cette opération simple, que jamais n'a altéré la qualité des bonnes lames de rasoir, a quelquefois, au contraire, amélioré de mauvaises trempes, sans qu'on en sache bien la cause.

Ce procédé a été appliqué avec succès à tous les instruments tranchants. Ainsi, par exemple, qu'à chaque heure de repas, et le soir pour le lendemain, les ouvriers passent sur les lames de leurs outils un peu de l'eau mordante dont nous venons d'indiquer la préparation et qui est si peu coûteuse, et, sans altérer la trempe de ces instruments, ils se dispenseront des repassages fréquents, beaucoup plus coûteux et plus capables d'altérer la dureté de leurs outils. C'est surtout aux moissonneurs, pour faucilles, sapes et faux, que s'adresse cet avis, que nous recommandons tout-fois à tous les ouvriers faisant usage d'instruments tranchants.

## TERRE A VENDRE

Le soussigné nous prie d'annoncer qu'il vendra une magnifique terre, avec bâties, animaux, instruments d'agriculture, etc.

Elle est située au Détour du Lac Témiscouata, sur un site le plus pittoresque, au bord même du lac. Cette propriété peut à juste titre être appelée une *ferme-modèle*. Ceux qui auraient intention de devenir propriétaires d'une exploitation agricole qui ne la cède en rien, en fait d'amélioration, ne devraient pas retarder à s'adresser directement au soussigné pour connaître les conditions de vente.

EDMOND TÉTU,

Détour du Lac Témiscouata.

## MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

### SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Quelle pour la vente de ces moulins à coudre.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata.

## ASSUREZ VOUS

### LA "CITOYENNE" DE MONTREAL

Compagnie d'Assurance sur la vie, contre les accidents et contre le feu, etc., etc.

Président, Sir Hugh Allan; Gérant, Ed. Stark, écr.

Jos. G. PELLETIER, N. P.

4 avril 1872.

Agent à Kamouraska

## CHAMBRE PROVINCIALE DES NOTAIRES

AVIS est, par les présentes, donné que mercredi, le premier mai prochain, à 11 heures A. M., il y aura à Québec, dans une des salles de l'Université Laval, une assemblée des membres de la Chambre Provinciale des Notaires, et qu'alors Philippe Beaulieu, de Kamouraska, clerk-notaire, se présentera devant la dite Chambre pour être admis à la pratique du Notariat.

J. B. DELAGE,

Québec 5 avril 1872.

S. C. P. No. 2

## APPRENTIS DEMANDÉS

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme *apprentis typographes*, en s'adressant au soussigné Editeur-Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière. — FIRMIN H. PROULX.